

Le V^e, à Tournay et à Fontenay, avec des avant-gardes à Ozouer-la-Ferrière et Chevry;

Le II^e corps bavarois, à Moissy-Cramayel, avec des avant-gardes à la même distance, vers Lieusaint;

La 2^e division de cavalerie occupait Brie-Comte-Robert, à peu de distance en avant du front, et ses patrouilles exploraient jusqu'aux portes de la capitale.

Sur le flanc gauche, le seul qui avait besoin de protection, l'exploration s'étendait à 41 kilomètres, jusqu'à Melun.

Le front de marche atteignait 41 kilomètres et la profondeur 48 kilomètres.

A partir de ce moment, la situation change. Cette armée va pénétrer dans le cercle d'investissement du camp retranché et ses colonnes vont prendre les précautions exigées à proximité de l'ennemi.

La marche de la III^e armée s'était donc effectuée, depuis le 4 septembre, avec toutes les facilités désirables.

C'était une situation exceptionnelle, due à des circonstances qui se présentent rarement dans l'histoire militaire et sur lesquelles il serait imprudent de compter. En réalité, ce sont surtout les mouvements exécutés au mois d'août par la III^e armée, entre la Moselle et la Meuse, qui donnent l'idée la plus nette des marches stratégiques modernes.

On a vu maintenant, dans les pages qui précèdent, les principales opérations d'une armée dans l'offensive.

Les marches, dont les principes généraux ont été exposés, doivent la conduire à proximité de l'ennemi. Là se déroulent des situations auxquelles répondent d'autres dispositions. Désormais, les règles tactiques vont reprendre toute leur importance. C'est une étude spéciale à aborder.

Mais, avant de le faire, il est indispensable d'envisager à son tour la seconde partie du rôle dévolu aux armées en campagne, *la défensive*.

§ 6. — DÉFENSIVE.

I. — Conditions de la défensive.

Les désavantages de la défensive ont déjà été signalés. Ils ont conduit à cette conclusion qu'un pays réduit d'avance à la défensive fera toujours mieux, s'il le peut, d'éviter les chances d'une guerre.

Cette règle pourtant n'a rien d'absolu. La défensive n'est pas sans posséder aussi ses chances de succès, et l'on a bien souvent affirmé qu'au point de vue tactique les progrès du tir devaient lui assurer la victoire.

Quand on cherche la vérité dans les faits, on trouve, en effet, plus d'une considération qui milite en faveur d'une bonne défensive.

Von der Goltz dit à ce sujet :

« Au début de la guerre, l'offensive aura à occuper la
« frontière ennemie. Il lui faut traverser un système de
« forteresses frontières plus ou moins développé; il lui
« faudra assiéger les unes et surveiller les autres. Son
« armée emploie chaque jour et laisse en arrière de
« petites garnisons pour assurer sa ligne d'étapes; en
« même temps, l'arrivée de ses renforts devient chaque
« jour plus difficile. Ces deux opérations lui coûtent du
« monde. En un mot, ses armées fondent comme la
« neige au soleil. On passe la frontière avec des centaines
« de mille hommes; on arrive au cœur du pays ennemi
« avec quelques milliers seulement.

« En octobre 1805, Napoléon entra sur le territoire
« allemand avec 200,000 hommes. Malgré son remarquable talent pour économiser ses forces, il ne pouvait
« mettre en ligne, le 2 décembre, pour la bataille décisive
« d'Austerlitz, que 80,000 soldats.

« L'agresseur ne peut que difficilement conserver les
« transports qu'il avait au commencement des opérations.

« De plus, alors même que son but semble atteint par les
« premières victoires, la nécessité de mettre de nouvelles
« forces en ligne pour conserver ses avantages, lui montre
« bientôt la difficulté de réparer ses pertes.

« Le défenseur est dans une tout autre situation.

« L'entretien de l'armée, l'arrivée des renforts, des
« chevaux, la satisfaction des besoins de toute sorte sont
« faciles, parce que les troupes ne sont pas éloignées de
« leurs centres de ressources et qu'elles n'ont pas, comme
« dans l'offensive, leurs communications parfois inter-
« rompues.

« La défensive peut être aussi en mesure de repousser
« une attaque avec plus de troupes que l'agresseur ne
« peut en amener.

« Le défenseur est soutenu par les garnisons des places
« fortes de la frontière. Elles attirent sur elles des forces
« ennemies, même quand il ne s'agit que de les observer.
« L'agresseur, au contraire, ne peut utiliser ses troupes
« de garnison, parce qu'il a dû les laisser à la garde de
« ses propres forteresses et qu'il ne doit pas perdre de
« vue la possibilité d'une retraite. En outre, les troupes
« de garnison sont le plus souvent impropres à l'offensive.
« Le défenseur, au contraire, peut employer toutes sortes
« de troupes dans une contrée couverte ou dans de solides
« positions. Il peut enfin utiliser les levées populaires
« dont l'assaillant ne saurait tirer parti.

« L'offensive a plus de pertes à supporter et plus d'ef-
« forts à faire. Elle subit le désavantage de voir, à mesure
« qu'elle avance, sa force s'affaiblir plus vite que celle du
« défenseur.

« Les mesures extraordinaires que celui-ci prend pour
« avoir des recrues, des armes et de l'argent, se justifient
« d'elles-mêmes. Et, malgré les mauvaises chances du
« début, quand un peuple fier et fort soutient son armée
« en arrière, la défensive acquiert une force matérielle
« nouvelle.

« Les États-Unis du Nord pendant la guerre de la
« Sécession, et la France dans la seconde moitié de la
« dernière guerre, ont donné à cet égard un remarquable
« exemple.

« Au point de vue tactique, les chances de la défensive
« ne sont pas moins réelles. »

Avantages de la défensive. — « Aujourd'hui, le défen-
« seur peut, avec ses armes, balayer le terrain devant lui
« à plus de 1,000 mètres. L'agresseur doit, par suite,
« traverser une zone meurtrière dix fois plus large qu'au
« temps des armes lisses. La protection que donnent le
« terrain, les localités fortifiées et tous les moyens de
« défense artificiels est à l'avantage du défenseur. Pour
« se préparer à l'attaque, il reste en repos; son feu roule
« sans interruption, tandis que l'agresseur doit souvent
« cesser le sien pour se porter en avant. Celui-ci a donc
« à supporter la fatigue, le danger et les pertes.

« Chez le défenseur, les choses se passent plus simple-
« ment. La conduite de l'opération a plus d'unité; les
« chefs en sous-ordre sont moins engagés dans des actions
« personnelles, l'approvisionnement en munitions et
« l'appel des réserves sont plus faciles, parce qu'on n'oc-
« cupe qu'une ligne et qu'on n'a pas de mouvements en
« avant qui séparent les troupes et les divisent; puis,
« parce qu'on ne défend qu'une zone déterminée, qu'on
« ne change pas de direction et qu'on n'abandonne pas
« une position pour une autre comme l'exige une bonne
« offensive. »

La défensive est donc un mode d'opérations qui peut
conduire une armée à la victoire. Il faut, d'ailleurs, sans
méconnaître les chances favorables de l'offensive, se rap-
peler qu'une nation peut être entraînée de force dans une
guerre défensive ou menacée par l'agression subite de ses
voisins.

Que faire alors, sinon d'accepter fièrement la provoca-

tion, avec le parti bien arrêté de ne poser les armes qu'après l'affranchissement de la patrie?

Dans les conditions de la guerre moderne, les circonstances qui définissent l'obligation de la défensive sont d'une manière générale :

- 1° L'infériorité des forces ;
- 2° Les retards dans le rassemblement des armées.

L'infériorité numérique oblige les nations à adopter un système de guerre particulier et à préparer tous les efforts du temps de paix en vue d'un résultat unique, celui de la défense du territoire.

C'est la condition des États secondaires. Elle entraîne des opérations spéciales qu'il serait intéressant d'étudier, mais qui nous éloigneraient du sujet à traiter.

Habituellement, ce seront les retards apportés dans la mobilisation et la concentration qui réduiront une armée à la défensive. Il faut donc se reporter d'abord à ces opérations.

II. — Concentration.

Pour la mobilisation, la question est simple. L'unique devoir qui s'impose à la défensive, c'est de la perfectionner. C'est une œuvre de temps de paix, un travail de préparation à la guerre.

Mais, au point de vue qui nous occupe, on sait que la mobilisation sera moins rapide que celle de l'adversaire.

Comment effectuer la concentration et quelle sera la zone à choisir? Tel est le premier problème à résoudre.

Les études antérieures ont déjà répondu à la question.

On a vu, en effet, qu'en 1870, le grand état-major prussien a cru, au début de la campagne, qu'une armée française de 150,000 hommes serait prête à prendre l'offensive sur la Sarre dès le neuvième jour de la mobilisation. A cette date, la concentration de ses armées devait à peine commencer. Elles allaient donc se trouver dans une situation défensive. Il fallait au moins compter qu'il en serait

ainsi pour la II^e armée, qui était alors destinée à agir sur le Rhin moyen et dans le Palatinat.

De là, des combinaisons qui ont déjà été décrites. Elles permettent de considérer comme applicables à des opérations défensives les principes suivants :

1° *Les troupes destinées à la défensive ne doivent pas être concentrées sur la zone des quais militaires situés à l'extrémité des lignes ferrées, mais dans l'intérieur du pays;*

2° *La zone de concentration doit être assez éloignée de celle de l'ennemi pour assurer la sécurité des rassemblements et permettre d'achever la concentration avant toute rencontre.*

En 1870, la II^e armée prussienne était sûre d'avoir la supériorité numérique le quatorzième jour de la mobilisation. En se concentrant à six marches de nos rassemblements, elle était donc en mesure de combattre avec des chances de succès une armée française qui aurait pris l'initiative des mouvements le neuvième jour. De là, le choix de la ligne du Rhin, à six marches de la Sarre, comme zone de concentration ;

3° *Une armée exposée à recevoir le choc de l'ennemi sur sa zone de concentration doit la choisir en arrière d'une bonne ligne de défense et disposer de toutes ses forces. Dans ce cas, il sera avantageux d'avoir sur les flancs de la zone de concentration des places fortes pour points d'appui.*

D'une manière générale, les principes relatifs aux concentrations dans la défensive se trouvent résumés dans les conseils que Napoléon a fréquemment donnés à ses généraux. Le 18 septembre 1805, il écrivait à Masséna, alors général en chef de l'armée d'Italie :

« Vous avez près de 60,000 hommes, c'est un tiers de
« plus que je n'ai jamais eu..... Je ne saurais trop vous
« recommander de ne pas vous disséminer..... Je vous

« recommande encore de tenir vos troupes réunies. Si
 « vous donnez avec 50,000 hommes, l'ennemi ne peut
 « vous tenir tête; autrement vous éprouverez des échecs...
 « Je vous recommande ma brave armée d'Italie; ne la
 « faites pas battre en détail (1). »

« En toute occasion, dit le général Berthaut, Napoléon
 « tint le même langage. Il blâme non seulement la dissé-
 « mination des troupes appartenant à la même armée,
 « mais aussi, dans certains cas, la répartition des forces
 « en plusieurs armées agissant d'une manière indépen-
 « dante, et trop éloignées l'une de l'autre pour pouvoir se
 « soutenir.

« En 1799 il eût fallu, dit-il, rester sur la défensive en
 « Allemagne, puisqu'on ne pouvait y réunir des forces
 « supérieures à celles de l'ennemi.

« Dans tous les cas, les trois armées du Danube, de
 « l'Helvétie et du Bas-Rhin n'en devaient former qu'une
 « seule..... Les 40,000 hommes qui composaient l'armée
 « du Danube, réunis à l'armée de l'Helvétie, étaient suffi-
 « sants pour assurer la possession de la Suisse et occuper
 « des camps sur la rive droite du Rhin, du côté de Schaf-
 « fouse et de Stein, prenant à revers les Montagnes-
 « Noires (2).

« Il est donc certain, ajoute le général Berthaut, que la
 « dissémination des forces est incontestablement, et de
 « quelque manière qu'elle se produise, une cause de fai-
 « blesse et de ruine dans la défensive, et que, pour avoir
 « la possibilité de faire une défense énergique et efficace,
 « il est absolument nécessaire de concentrer la totalité de
 « l'armée, ou tout au moins le gros des forces, sur un
 « seul point de la frontière menacée; qu'en outre, lorsque
 « les effectifs sont assez élevés pour qu'on soit obligé de
 « former plusieurs armées, il faut que ces armées soient

(1-2) *Correspondance militaire de Napoléon I^{er}*, t. IV.

« soumises à la direction d'un généralissime et disposées
 « de manière à opérer de concert et à pouvoir s'appuyer
 « et se soutenir en toutes circonstances (1). »

Protection des frontières. — Pendant la période de con-
 centration, une des premières préoccupations du comman-
 dement sera toujours la protection des frontières.

Cette opération a déjà été étudiée dans l'offensive. Les
 principes sont les mêmes pour la défensive. Il n'y a donc
 pas à y revenir.

Toutefois, ce sera alors le moment de se rappeler que
 l'activité de la défensive reste toujours son premier élé-
 ment de succès, et que cette activité dépend avant tout de
 la précision des renseignements recueillis sur l'ennemi.
 On peut donc affirmer que la vigilance des troupes
 placées sur la frontière doit être encore plus grande dans
 la défensive que dans l'offensive.

L'archiduc Albert a donné à cet égard, en 1866, sur le
 Mincio, un exemple qui a été maintes fois remarqué. Ses
 mesures de vigilance furent la première cause de son
 succès.

III. — Mouvements après la concentration.

Quels sont les mouvements qu'une armée sur la défen-
 sive doit entreprendre après sa concentration?

L'histoire nous montre que cela dépend du temps qui
 restera entre la fin de la concentration et les prochaines
 rencontres. Ou bien l'armée pourra se porter au-devant de
 l'ennemi et entreprendre une défense active; ou bien le
 temps lui fera défaut et elle devra attendre l'ennemi sur
 place en se résignant au début à une défense passive.

Les hommes de guerre de tous les temps ont posé en

(1) *Principes de stratégie*. Général Berthaut.

principe qu'une armée doit toujours, quand elle le peut, adopter résolument, et avec la plus grande énergie, la défense active. Il lui faut donc quitter ses cantonnements et marcher à l'ennemi.

Jomini dit à ce sujet :

« L'avantage principal de la défensive est de préparer son théâtre de guerre. Mais elle ne peut en tirer tous les avantages avec une défense passive.

« Il lui faut une défense active qui, tantôt se tient dans l'attente, tantôt attaque quand le moment favorable est venu. On obtient ainsi les meilleurs résultats. En choisissant cette défensive, on réunit à l'avantage d'avoir un théâtre de guerre préparé à l'avance, celui de l'initiative des mouvements. »

Napoléon I^{er} était plus catégorique encore :

« N'adoptez la défensive, dit-il dans sa correspondance, que s'il vous est impossible de faire autrement. Si vous êtes réduit à cette fâcheuse extrémité, que ce soit pour gagner du temps, attendre vos renforts, former vos soldats, nouer des alliances, éloigner l'ennemi de sa base d'opérations, et qu'une offensive ultérieure soit sans cesse le but de vos actions. »

Dans d'autres circonstances, il a défini en termes précis le caractère d'une bonne défensive.

En 1806, ayant à écrire à son frère Joseph, alors roi de Naples, pour lui indiquer les moyens de défendre son royaume, il s'exprime ainsi :

« Saint-Cloud, 28 juillet 1806.

« Une fois le général Reynier dégagé et réuni à vos renforts, il faut tenir vos troupes en échelons, par brigades, à une journée de distance entre elles, de Naples à Cassano, de manière qu'en trois jours quatre brigades formant 40 à 42,000 hommes puissent se réunir.

« C'est par ce placement en échelons qu'on est sur la défensive, à l'abri de tous les événements; en ce que, lorsqu'on veut ensuite prendre l'offensive pour un but déterminé, l'ennemi ne peut le savoir, parce qu'il vous a vu sur une défensive redoutable, et qu'avant les changements qui se sont passés sur la défensive, les dix ou douze jours d'opérations seront terminés. Je ne sais si l'on comprendra quelque chose à ce que je dis là. On a fait de grandes fautes dans la défensive; on n'en fait jamais impunément; l'homme exercé s'en aperçoit du premier coup d'œil, mais les effets s'en font sentir deux mois après. Puisque les deux points importants étaient Gaëte et Reggio, et que vous avez 38,000 hommes, il fallait avoir en échelons des brigades formant cinq divisions qui, placées à une journée ou deux s'il le fallait, pouvaient correspondre. L'ennemi vous eût trouvé dans une position telle qu'il n'eût pas osé bouger, car dans un moment vous eussiez pu réunir vos troupes à Gaëte, à Reggio, à Sainte-Euphémie, et sans qu'il y eût un jour de perdu. Voilà les dispositions qu'il faut prendre pour l'expédition de Sicile. Vous devez partir d'un ordre défensif tellement redoutable, que l'ennemi n'ose vous attaquer, et abandonner toute position derrière vous, hormis les dispositions défensives de votre capitale, et être tout offensif contre l'ennemi, qui, la descente faite, ne pourrait rien tenter. C'est là l'art de la guerre. Vous verrez beaucoup de gens qui se battent bien et aucun qui sache l'application de ce principe.

« Tout l'art de la guerre consiste dans une défensive bien raisonnée, extrêmement circonspecte, et dans une offensive audacieuse et rapide. »

Quelle est, après cela, la règle pratique à suivre de nos jours dans la défensive active pour se porter sur l'ennemi et prendre l'initiative des mouvements?

La II^e armée prussienne marchant, en 1870, de sa zone de concentration sur l'armée française, qu'elle s'attend à

voir déboucher en forces du côté de la Sarre, nous l'indique.

Les dispositions qu'elle a prises ont déjà été résumées. Il suffira de les rappeler :

1° Porter la cavalerie indépendante au-devant de l'ennemi pour prendre au plus tôt le contact ;

2° S'avancer en échelons, en ordre concentré, prêt à combattre avec toutes les forces disponibles ;

3° Si l'on s'attend à une rencontre prochaine, s'arrêter sur une forte position défensive choisie, reconnue et, au besoin, préparée à l'avance.

Le principe qui domine dans ce genre d'opérations est donc l'activité dans l'exploration et dans l'exécution des mouvements.

Dans la défensive passive, au contraire, il n'y a plus qu'une combinaison, la défense sur place. Elle rentre dans l'ordre des batailles défensives et sera l'objet d'une étude ultérieure.

On voit par ce qui précède que les opérations défensives d'une armée, au commencement d'une campagne, n'ont d'autre but que la *défense des frontières*.

Pendant longtemps, on a adopté à ce sujet des combinaisons que l'expérience a fait rejeter, et qu'on ne peut cependant s'empêcher de rappeler, afin de préciser à la fois leurs défauts et leurs dangers.

L'une d'elles préconisait les répartitions de troupes en cordons.

Ce système est aujourd'hui condamné. Napoléon I^{er} a eu l'occasion, en 1808, de s'exprimer nettement à cet égard dans une lettre à Berthier, au sujet du mouvement rétrograde de nos armées en Espagne.

« 16 août 1808.

« Qu'est-ce que c'est que ce projet de faire marcher le maréchal Bessièrès sur Frias, en étendant sa

« droite vers Bilbao ou Santander? Est-ce qu'on a adopté le système des cordons? Est-ce qu'on veut empêcher la contrebande de passer ou l'ennemi? Ne sait-on pas que de Frias à Bilbao et Santander, il y a quatre ou cinq jours de marche? Qui est-ce qui peut conseiller au Roi de faire des cordons? Après dix années de guerre, doit-on en revenir à ces bêtises-là? »

Dans d'autres circonstances, les armées ont adopté, au début de leurs campagnes, des concentrations par groupes.

Napoléon s'est également montré l'ennemi de ce système, et sa pensée à ce sujet ressort clairement des conseils qu'il a donnés à Masséna, en 1805.

Les campagnes de 1866 et de 1870 ont montré, de nos jours, à quels dangers de pareils systèmes exposent les armées.

On peut donc affirmer que dans la défensive, plus encore que dans l'offensive, les rassemblements doivent s'opérer sur une seule zone, en ordre concentré, assez étendu pour assurer l'alimentation, mais assez resserré pour être prêt à combattre avec le plus de forces possible.

IV. — Opérations défensives après les premières rencontres.

L'armée de la défense a été battue dans les premières rencontres. Il lui reste à organiser la résistance. C'est le moment le plus critique de la vie des peuples, et une armée qui prévoit pour elle le rôle de la défensive ne saurait trop se préparer d'avance à la rude tâche qui lui incombera après les premières défaites.

Napoléon a défini en partie, à propos de la défense de la Dalmatie, en 1806, ce qu'il y avait à faire en pareille occasion :

« Saint-Cloud, 3 septembre 1806.

« Il n'est aucun moyen d'empêcher une armée double ou triple en forces de l'armée que j'aurais en Dalmatie